

n'ont pas pris assez tôt l'ordre dispersé, que leur échelonnement a été mal entendu ; cette opinion semble ressortir de la lecture des rapports sur les opérations. Nous savons, du reste, que dans l'armée russe la conviction n'était pas faite sur la nécessité de l'ordre dispersé ; l'avis contraire se faisait jour dans les écrits de plusieurs généraux en grand crédit, et même dans les cours professés à l'Académie de guerre. L'école de Souvarov avait encore des adeptes. Cependant, malgré le feu des Turcs, les Russes sont souvent arrivés sur les tranchées ennemies, et s'ils n'ont pas eu de succès dans les premiers engagements, c'est qu'ils ont méconnu le principe fondamental de l'attaque de front combinée avec une attaque de flanc. Cette faute a été signalée par toute la presse militaire européenne. Quant aux pertes spéciales aux grandes distances, nous ne les connaissons pas ; l'évaluation n'en a pas été faite : on se contente de dire qu'il y a eu des hommes frappés à 2,000 mètres et au delà ; ce fait n'a rien de surprenant ; il pourrait y en avoir eu à 4,000 mètres, puisque la plus grande portée de nos armes atteint cette distance.

Quant aux Turcs, il est établi qu'ils ont exécuté le tir aux plus grandes distances ; ils étaient, du reste, sans inquiétude relativement à la consommation des cartouches, considération si grave pour des troupes qui marchent, qui manœuvrent. Derrière eux, ils avaient une place avec d'immenses approvisionnements ; le ravitaillement des lignes était assuré par des convois de bêtes de somme allant continuellement des magasins au champ de bataille ; les hommes ne disposaient pas seulement de 72 à 150 cartouches : dans les tranchées, il y avait des caisses à profusion ; ils n'avaient donc pas à craindre d'en manquer pour le combat rapproché.

Les quelques centaines d'hommes blessés chez l'ennemi constituaient un petit avantage, mais acquis sans inconvénient. Avec le capital de munitions dont ils disposaient, les Turcs n'avaient pas à se préoccuper de mettre la consommation des cartouches en rapport avec le but à atteindre.

Je crois que ces grands événements confirment les conclusions que j'ai exposées plus haut.

Application à la guerre du tir aux grandes distances.

Dans quelles circonstances pourra-t-on exécuter le tir aux grandes distances, bien entendu dans la limite de 1,200 mètres ?

Ce sera au début du combat, car lorsque l'action est engagée de près, à moins de 600 mètres, il est évident qu'il faut à tout prix parer au danger le plus rapproché : il serait insensé d'attaquer des troupes à 1,000 mètres, quand on est menacé à 300, à 400 ; tous les efforts doivent être concentrés sur la troupe ennemie la plus avancée ; la situation, l'efficacité du tir l'exigent. Ainsi, c'est quand la chaîne de l'attaque sera à 600, 700, 800 mètres, que les groupes ennemis en arrière, s'ils sont aperçus, pourront être pris pour objectif d'un feu concentré.

Ce rôle appartiendra exclusivement à la défense, car elle ne donnera pas à l'attaque l'occasion de la frapper de loin ; elle ne présentera à celle-ci qu'une chaîne en première ligne ; en arrière, les soutiens, les réserves, seront en ligne sur deux rangs de profondeur au plus ; le feu a peu de prise sur cette formation, et, le plus souvent, elle sera dérobée à la vue par des obstacles naturels ou artificiels. Mais les occasions, même pour la défense, seront, comme nous l'avons déjà dit, rares et fugitives, attendu que l'assaillant, qui n'ignore pas l'effet des armes, prendra à temps l'ordre dispersé, et si, sur quelques points, il est surpris, il se hâtera de déployer ses colonnes de compagnie et de prendre la formation de combat. Il est sans doute bien obligé de conserver des fractions à rangs serrés, mais elles se tiendront en ligne et souffriront peu si elles sont fractionnées par section, ou mieux par demi-section. Les compagnies de réserve des bataillons se tenant à 1,000 mètres de la chaîne sont, en ligne, entièrement à l'abri des coups et souffriront même peu en colonne ; lorsqu'elles seront rapprochées à 1,000 mètres de l'ennemi, elles seront couvertes par le combat engagé en avant d'elles. Si les fractions, à rangs serrés, plus rapprochées (renforts, soutiens), sont forcées de stationner, si elles

n'ont pas d'abris, elles se coucheront ; quand elle devront se porter en avant, elles marcheront par bonds, de 60 à 80 mètres trajet de moins d'une minute ; en sorte que quand le défenseur sera en mesure d'ouvrir son feu, et il lui faudra bien une minute pour prendre ses dispositions, l'objectif fera défaut : il sera à l'abri d'un mouvement de terrain ou couché.

Quant à l'attaque de l'artillerie, elle sera rare aussi ; quelle raison pourrait engager cette arme à aller se mettre en batterie à 1,000, 1,200, 1,500 mètres, alors qu'à 3,000 mètres elle produit des effets sûrs et considérables ? Aucune, à moins qu'on ne l'y force, et ce sera une exception. Elle se portera à ces distances, quand l'action sera vivement engagée, pour appuyer son infanterie, qui combat alors en avant, à petite distance de l'ennemi et qui attire toute son attention ; l'artillerie est couverte par cette lutte et ne peut être prise pour objectif ; elle ne peut être qu'exposée aux ricochets, aux coups mal visés.

La formation de combat prescrite par l'école de bataillon est prise à 2,000 mètres de l'artillerie ennemie, qui est à 600 mètres en arrière de son infanterie : donc, c'est à 1,400 mètres de celle-ci que l'on quitte l'ordre en colonnes de compagnie. On est alors bien près de la limite fixée au tir à longue portée ; mais il est bien entendu, et l'épisode de Saint-Privat en fait un devoir impératif, que les bataillons, dès qu'ils seront à 2,000 mètres de l'infanterie ennemie, si le terrain est découvert, n'auront plus les intervalles de 24 pas, mais ceux de déploiement ; les compagnies elles-mêmes ne devront plus être en colonnes de compagnie, mais en colonnes de peloton, afin que dans le cas d'une erreur dans l'appréciation des distances elles souffrent moins, si elles sont tout à coup battues par le feu, et se déploient plus rapidement en ligne. Ces dispositions sont prescrites par l'article 85 de l'école de bataillon ; la puissance du feu de l'artillerie commande de les prendre déjà à 3,000, à 3,500 et même à 4,000 mètres de l'artillerie ennemie, mais elles seraient encore nécessaires à partir de la distance de 2,000 mètres de l'infanterie, si la première était réduite au silence par notre canon, car nous avons vu quelle est l'efficacité du fusil contre des formations compactes.

Mais est-ce bien aux troupes de la véritable ligne de résistance que doit incomber, en général, l'exécution du tir à longue portée ? Je ne le crois pas. Ce rôle appartiendra surtout aux troupes avancées, aux petits postes, aux grand'gardes, à de petits détachements, forts aux plus d'une compagnie, poussés à 1,000, 1,200 mètres en avant du front ou des ailes de la première ligne. Ils seront embusqués sur des points bien choisis, surveillant les grandes avenues ; ils ouvriront le feu sur les escadrons qui appuient les reconnaissances d'officiers, sur les batteries, les colonnes de compagnie qui, ne soupçonnant pas l'ennemi si près, peuvent être surprises. L'infanterie particulièrement, pour y échapper, sera forcée de prendre prématurément sa formation de combat. Il est incommode pour l'attaque de se déployer à grandes distances de l'ennemi ; c'est une raison pour que le défenseur cherche à l'y contraindre.

Tous ces détachements, semés pour ainsi dire sur la marche de l'attaque, ne doivent pas être poussés trop loin et doivent céder rapidement devant des forces supérieures, quand l'adversaire a pris l'ordre dispersé et qu'il se dispose à engager l'action de près. C'est pour leur ôter la tentation de résister qu'il faut les faire faibles ; leur défaite ne pourrait avoir qu'une influence fâcheuse sur le moral des troupes. Les Allemands nomment *troupes d'engagement* celles qui sont appelées à remplir cette mission ; elles doivent appartenir à la seconde ligne ou à la réserve. Celles qui sont chargées de défendre la véritable position seront donc intactes quand l'ennemi se présentera. Elles sont prêtes pour le combat rapproché ; elles ont leurs cartouches au complet et n'ont pas à se préoccuper d'un ravitaillement dès le commencement de l'action.

Telle nous semble devoir être, en général, l'application du tir aux grandes distances à la guerre. Son rôle paraîtra bien réduit ; mais il est certaines conditions où il n'en est plus ainsi. Ce tir acquiert alors une importance sérieuse.

A continuer.